

**Bibliothèque**  
des  
**IDÉES**

**Morales**  
du  
**Grand Siècle**

par  
**PAUL BÉNICHOU**

PARIS **nrf** 1948

5, rue Sébastien-Bottin

**Librairie Gallimard**









*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1948.*

## INTRODUCTION

Le présent essai a eu pour origine le désir de retrouver quelques-uns des rapports qui ont pu unir, au cours d'un siècle fameux, les conditions sociales de la vie et ses conditions morales. On s'est appuyé sur ce principe de bon sens, dont aucune critique n'a jamais pu se passer, que la pensée morale, consciente ou confuse, surtout celle qui se manifeste dans des ouvrages d'une aussi grande diffusion que les ouvrages littéraires, a ses racines toutes naturelles, et son terrain d'action, dans la vie des hommes et dans leurs relations, et on a essayé de percevoir quelles formes d'verses revêtait cette connexion dans une des époques littéraires les plus connues du public.

Cette attitude n'a nullement été inspirée par l'indifférence ou le dédain pour la signification générale des problèmes de valeurs, mais au contraire par le désir de poser ces problèmes dans leurs termes véritables. On ne se passe pas de juger les idées, parce qu'on prétend se soucier d'en décrire le sens, et la source. Pareil souci peut ne pas procéder seulement de l'amour du concret, du désir de considérer les idées comme des faits, ce qu'elles sont incontestablement par un certain côté; il s'agit aussi, en éclairant les conditions variables où sont nés tels jugements sur l'homme ou telles idées du bien, de permettre une appréciation mieux fondée de ces jugements ou de ces idées. Comment évaluer autrement ce qui, dans les valeurs morales du passé, peut dépasser les circonstances et se rapporter à la condition humaine actuelle, ou même à ce qu'on peut supposer être, dans la condition humaine, le moins sujet au changement? La pensée constructive n'a rien à gagner à un excès de confiance en elle-même; l'illusion est le principe le plus ordinaire de sa fragilité.

En ce qui concerne la littérature et la pensée du xvii<sup>e</sup> siècle,

il n'est pas rare, à vrai dire, de voir des considérations d'histoire sociale se mêler chez les spécialistes aux jugements généraux. Dès ses débuts, chez un Sainte-Beuve, voire un Victor Cousin, la critique moderne apparaît traversée par le souci de rapporter à des circonstances sociales les idées que le xvii<sup>e</sup> siècle a émises sur l'homme. Ce souci a été avivé ensuite par la constatation, de plus en plus évidente, des conflits d'idées, des variations morales, des heurts de courants divers qui forment, sous une apparence de majestueuse unité, le fond de la littérature classique. Rien ne contribue davantage à fortifier le sens du réel et du relatif, que le spectacle de la diversité ou des contradictions au sein des choses. C'est peu de distinguer une époque, un milieu, une ambiance sociale : il n'est pas d'époque qui ne soit le champ d'une lutte entre des forces différentes, entre des idées contraires. Le rapport de la littérature et de la société n'est pas celui de deux êtres homogènes façonnés à la ressemblance l'un de l'autre. La loi de la diversité et de la contradiction domine chacune d'elles et c'est de ce point de vue qu'on aperçoit le mieux leur dépendance réciproque. Les idées apparaissent d'autant plus liées à la société qu'on les conçoit davantage comme les éléments d'un débat qui accompagne et stimule les conflits réels de l'histoire.

À la fin du dernier siècle et au début du nôtre, c'est une idée admise qu'il y a au xvii<sup>e</sup> siècle deux littératures différentes : celle du sublime, du brillant, du romanesque, et celle de la nature et de la vérité. Cette idée, systématisée avec pas mal d'outrance par Brunetière, a fini par contrebattre, non sans difficulté, dans l'enseignement et dans les conceptions du public le plus averti, l'idée traditionnelle de l'homogénéité sereine du grand siècle. On force parfois la réalité, en prétendant faire coïncider l'opposition des deux formes d'esprit avec celle de deux époques, séparées à peu près par la date de 1660 : les deux tendances ont longuement coexisté, enchevêtrées ensemble, s'amalgamant tour à tour et se combattant l'une l'autre, sans qu'il soit facile de discerner ni péripétie ni date décisive dans leur mêlée. Mais la simplification même ouvre à l'esprit des vues suggestives, en permettant de retrouver, dans l'évolution littéraire du xvii<sup>e</sup> siècle, ainsi décrite à gros traits, et dans l'évolution morale plus profonde dont elle témoigne, le dessin de son histoire politique : le temps des beaux sentiments, des romans, des poèmes héroïques et de la poésie brillante serait celui de l'agitation aristocratique; le triomphe de la raison et de la nature, celui de la royauté louisquatorzienne, déjà embourgeoisée. L'idée d'une semblable correspondance a trouvé place plus d'une fois, sous une forme plus ou moins appuyée,



chez les écrivains du *xix<sup>e</sup>* siècle. On pourrait, en la creusant, être tenté de décrire dans le *xvii<sup>e</sup>* siècle le dernier champ de bataille moral de la féodalité et du monde moderne.

Mais l'opposition ainsi établie au sein du *xvii<sup>e</sup>* siècle entre deux tendances fondamentales, quand on entreprend de la décrire sur le plan moral, et non plus sur le plan littéraire, tend à changer sensiblement d'aspect. Les termes n'en sont plus, désormais, l'imagination qui va au grand, et le bon sens en quête de vérité, pas même la religion de l'idéal et celle du réel. Il s'agit d'un débat, plus passionné et plus direct, sur l'excellence ou la médiocrité de la nature humaine. Tous les conflits de pensée du *xvii<sup>e</sup>* siècle, dès qu'ils atteignent quelque gravité et quelque ampleur, ont pour objet dernier l'estimation de l'humanité. Les écrivains de cette époque se définissent moins par leur préférence pour le beau ou pour le vrai, que par le cas plus ou moins grand qu'ils font de la vertu humaine, entendue au sens général de valeur, force ou grandeur. Et une fois replacé sur ce terrain, qui est le sien, le débat ne comporte pas seulement deux partenaires opposés, deux camps clairement contraires : celui qui exalte l'humanité et celui qui la déprécie. Se prolongeant dans tous les sens, influençant solidairement morale et psychologie, qui toutes deux prêtent leurs armes au combat, attirant pour la diviser la pensée religieuse elle-même, la discussion sur l'homme déjoue les formules faciles et les interprétations sommaires. Le *xvii<sup>e</sup>* siècle a connu plusieurs morales différentes, diversement opposées ou alliées l'une à l'autre suivant les cas. Qui veut simplifier doit au moins distinguer trois centres d'intérêt : une morale héroïque, qui ouvre un passage de la nature à la grandeur, et en définit les conditions; une morale chrétienne rigoureuse qui donne au néant la nature humaine tout entière; enfin une morale mondaine, à la fois sans illusions et sans angoisse, qui nous refuse la grandeur sans nous ôter la confiance. Du même coup le problème des influences sociales se complique, et, la grande opposition de la France féodale et de la France moderne ne suffisant plus, il faut recourir à un tableau de forces plus circonstancié et plus complexe. Cependant une rencontre heureuse, ou plutôt, si l'on y réfléchit, la nature ordinaire des choses a voulu que les trois conceptions fondamentales que nous venons de définir se rencontrassent presque à l'état pur chez les trois moralistes les plus grands de ce siècle, Corneille, Pascal, Molière. C'est ce qui a permis de conserver à cet essai sur les courants moraux du *xvii<sup>e</sup>* siècle la forme plus familière d'une série d'études sur les plus importants des écrivains classiques.



De tout ce qui précède il ressort que nous avons négligé délibérément les discussions purement esthétiques ou littéraires qui se sont engagées au cours du xvii<sup>e</sup> siècle, et ce qui dans les œuvres classiques pouvait se rapporter à ces discussions, pour n'envisager les créations des écrivains que sous leur aspect éthique. L'interpénétration des valeurs esthétiques et des valeurs morales, aussi étroite dans la littérature du xvii<sup>e</sup> siècle que dans toute autre, imposerait à qui voudrait définir leurs rapports un surcroît d'analyse et finalement une tâche nouvelle. Aussi nous sommes-nous bornés à considérer les écrivains classiques sous l'angle moral, c'est-à-dire en tant que leurs œuvres prétendent répondre aux problèmes essentiels de la vie et de la conduite humaine. Nous avons vu surtout dans la littérature le creuset où notre expérience directe de la vie et de la société s'élabore déjà philosophiquement, mais sans rien perdre encore de sa force immédiate. Plus que toute autre, la littérature française répond à cette définition. Il n'en est pas qui laisse apparaître de façon plus saisissante le lien qui unit les problèmes de la vie et ceux de l'esprit. On ne dit pas autre chose quand on l'appelle littérature de moralistes.

Le danger, pour qui veut définir ces rapports complexes de la vie sociale et de la pensée, est d'attenter à l'individualité des grands écrivains en prétendant les intégrer dans un ensemble impersonnel qui les dépasse. On risque ainsi, en poursuivant une systématisation hasardeuse, de défigurer ces réalités particulières, mais privilégiées du point de vue du patrimoine humain, que sont les grands hommes et les grandes œuvres. Mais, outre que l'opposition de l'individuel et du social est une de celles qui résistent le moins à la pensée, sitôt qu'elle s'exerce sans préjugé, nous avons essayé de maintenir sans cesse un contact visible entre les démarches concrètes de l'écrivain, et les termes, forcément plus schématiques, du débat social dans lequel elles s'inscrivent. Nous avons voulu que la connexion de l'écrivain et du milieu apparût, dans les pages qui vont suivre, sous son aspect le plus naturel, le plus évident, celui sous lequel elle se présente toujours dès qu'on s'est familiarisé avec un moment de l'histoire humaine. Ainsi serait évité le reproche si souvent adressé à la méthode que nous avons suivie, de détruire les réalités pour leur substituer des abstractions. Reproche qui s'allie volontiers au reproche contraire, celui de déprécier les valeurs générales de l'esprit humain au profit des contingences du devenir social. Car c'est

justement entre la réalité concrète de l'écrivain et le fait général de l'homme que se situe la société, c'est-à-dire le vaste milieu dont les changements dépassent l'individu, et laissent subsister l'espèce. Mais aussi est-ce de là qu'on aperçoit à la fois, dans leur juste lumière, le destin particulier de tel individu pensant et la portée universelle de sa pensée. Qu'il faille considérer comme une illusion le sentiment du penseur d'être immédiatement en face des problèmes de la condition humaine, auxquels ses idées ne sont à ses yeux que de fidèles réponses, cela n'a rien d'offensant pour la pensée, dont il faut bien admettre, malgré qu'elle en ait, qu'elle est comme toutes choses, relative aux circonstances. Cela n'a rien de contraire non plus à l'esprit et aux méthodes de la science, qui précisément, quand elle observe la création des valeurs morales, ne saurait mieux se définir que par le devoir de critiquer avec rigueur les illusions de la conscience. Le tout est d'exercer ce devoir avec prudence et uniquement pour donner à l'œuvre que l'on examine tout le sens et toute la richesse qu'indépendamment de la conscience de son auteur elle renferme réellement. Les essais qu'on va lire ne répondent pas à une autre intention.



## LE HÉROS CORNÉLIEN

Il est peu d'écrivains aussi grands que Corneille qui soient aussi sommairement jugés que lui. Il y a à cela bien des motifs, dont le plus puissant est, sans doute, l'aversion du plus grand nombre pour la littérature moralisante, dans laquelle les souvenirs de collègue enferment la tragédie cornélienne. Le retour à Corneille un peu partout signalé depuis quelques années n'a guère affecté le grand public. Corneille demeure, pour le lecteur moyen de notre temps, une sorte de classique aggravé, en qui les bienséances littéraires, communes à toute l'école, se doublent d'une inhumaine bienséance morale. Aussi continue-t-on de lui refuser généralement cette sympathie, que la hardiesse attribuée à leur génie a value à Racine ou à Molière.

A vrai dire, il a fallu beaucoup de temps et de recul, de ce recul qui n'aide pas forcément à voir clair, pour qu'on en vînt à faire du nom de Corneille un symbole d'hostilité aux puissances de la nature. Les contemporains, à tort ou à raison, admiraient en lui la fougue, l'élan, la chaleur. Saint-Évremond écrit par exemple que Corneille « enlève l'âme » et laisse à Racine le faible avantage qu'il « gagne l'esprit »<sup>1</sup>. De même, Mme de Sévigné admire dans Corneille « ces tirades... qui font frissonner »<sup>2</sup>. Corneille lui-même, dans son *Examen du Cid* (écrit presque trente ans après sa tragédie), se souvenait d'avoir remarqué, pendant les premières représentations, qu'au moment où Rodrigue venait chez Chimène, après le duel, « alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui

1. Saint-Évremond, *Jugement sur quelques auteurs français*, au tome V des *Œuvres mêlées*, édition d'Amsterdam (1706).

2. Lettre du 16 mars 1672.

marquait une curiosité merveilleuse »... Le souvenir de ce Corneille vivait encore chez les romantiques qui, en France et à l'étranger, l'exceptaient volontiers de leurs attaques contre la froideur et la platitude classiques. Le milieu naturel de la tragédie cornélienne a bien été l'enthousiasme; tous ceux qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, se sont efforcés de retrouver l'atmosphère du public cornélien l'ont senti, même quand ils cédaient par ailleurs aux idées régnantes sur Corneille : Sainte-Beuve évoque l'auditoire vibrant du *Cid*<sup>1</sup>; Guizot relie l'admiration, par laquelle la tragédie cornélienne agit surtout sur le public, à un « sentiment exalté de notre existence »<sup>2</sup>.

Pourtant, au XVII<sup>e</sup> siècle déjà, des voix différentes se font entendre. Sans nier tout à fait la force entraînant de Corneille, certains pensent qu'elle agit seulement sur les facultés les plus hautes, et sont tentés de trouver froid un auteur qui n'échauffe que l'intelligence et le sens moral. La Bruyère et parfois Boileau ne sont pas loin de ce sentiment, qui comporte évidemment toutes sortes de réserves dans l'admiration. On lit, dans le *Parallèle de M. Corneille et de M. Racine*, de Longepierre (1686) : « Le premier met de l'esprit, c'est-à-dire du brillant et des pensées partout... Le cœur se refroidit, tandis que l'esprit s'échauffe. » D'après ce parallèle, Racine seul parle au cœur : c'est le contraire, terme pour terme, de ce que disait Saint-Évremond. Ainsi, dans le siècle même de Corneille, tantôt on le porte aux nues pour la puissance exaltante de son œuvre, tantôt on lui dénie la chaleur et la passion.

Cette contradiction est en réalité celle de deux moments successifs, quoique liés et mêlés l'un à l'autre, de la société française. L'enthousiasme cornélien baigne tout entier dans l'atmosphère de l'orgueil, de la gloire, de la générosité et du romanesque aristocratiques, telle qu'on la respirait en France pendant le règne de Louis XIII, telle qu'elle remplit toute la littérature de cette époque. Le sublime cornélien avait déjà quelque chose d'un peu archaïque sous Louis XIV, et, quand Mme de Sévigné écrivait en 1672 : « Vive donc notre vieil ami Corneille ! », sans doute ne pensait-elle pas seulement à l'ancienneté des œuvres, mais à celle, plus grande encore, de l'inspiration. Les vieux sujets d'exaltation qui avaient trouvé un regain de faveur au temps de Corneille commençaient, un demi-siècle après le *Cid*, à paraître plus froids. Comment s'étonner qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à plus de trois siècles de distance, on ait eu bien souvent de la peine à saisir l'impulsion qui anime l'œuvre

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VII, articles sur Corneille, 1864.

2. Guizot, *Corneille et son temps*, 1852.

de Corneille? Privé de sa vie et de son mouvement, le sublime cornélien a fini par se dresser au-dessus des passions comme une cime refroidie. Les bourgeois bien pensants du XIX<sup>e</sup> siècle ont trouvé leur compte dans la conception d'un Corneille presque puritain, et sublime à la façon bourgeoise, par la contrainte et par l'effort.

Il était cependant bien difficile de réduire aux termes stricts du devoir les irrégularités de sentiment et de conduite des héros cornéliens<sup>1</sup>. Pour parer à la difficulté, Brunetière introduisit une distinction subtile entre le devoir, qui est souvent malmené dans le théâtre de Corneille, et la volonté, qui y règne toujours. On ne peut dire que tout tourne à l'avantage de la saine morale dans les pièces de Corneille, « mais ce qui est plus vrai, ce qui l'est même absolument, c'est que le théâtre de Corneille est la glorification ou l'apothéose de la volonté »<sup>2</sup>. Le profit moral qu'on peut tirer du théâtre cornélien subsiste grâce à cette distinction, puisque l'effort de la volonté, même quand il est mal orienté, est louable par essence. Corneille, même dans ce qu'il a d'irrégulier, nous enseigne l'énergie; à nous de mieux l'employer que ses héros. Jules Lemaître<sup>3</sup>, plus nuancé, et aussi plus contradictoire, découvre derrière la fameuse volonté cornélienne un orgueil démesuré, une « ambition emphatique » qui semblent à certains moments le scandaliser; cependant il conclut, pour l'indispensable édification de ses lecteurs, que « Corneille demeure notre grand professeur d'énergie », sans se préoccuper davantage de la source ni de la nature de l'énergie cornélienne. S'en tenant plus strictement au sentiment de Brunetière, et l'approfondissant encore, Lanson<sup>4</sup> exclut complètement l'affectivité, en tant qu'élément agissant, du théâtre cornélien. « La tension, la puissance de la volonté, écrit-il, voilà tout le point de vue d'où Corneille regarde l'âme humaine. » Et il précise que cette volonté exécute, dans chacune de ses démarches, un jugement de la raison. Que reste-t-il, dans une pareille conception, de la vieille image de Corneille? Et faut-il croire que ses premiers admirateurs l'aient si mal connu?

1. Chimène épouse le meurtrier de son père, Horace tue sa sœur, Cinna conspire contre son bienfaiteur, etc...

2. Brunetière, *Études critiques*, 6<sup>e</sup> série.

3. J. Lemaître, *Corneille*, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, de Petit de Julleville, 1897.

4. Lanson, *Corneille*, 1898.



Le sublime cornélien n'est pas propre à Corneille; il emplit tout le théâtre tragique de son temps. Les êtres d'exception à l'âme forte et grande peuplent les tragédies de Rotrou, Mairet, Tristan, du Ryer. Et ce qui frappe d'abord, chez ces écrivains comme chez Corneille, c'est le ton exalté, l'attitude glorieuse des héros qu'ils offrent en modèles au public. Ni la contrainte, ni le silence des désirs ne semblent être le partage des « grandes âmes » comme on les conçoit alors; chez toutes s'épanouit la même forme glorieuse et ostentatoire du sublime, le même étalage des puissances du moi, le même grandissement moral de l'orgueil et de l'amour. Corneille et ses contemporains reproduisent en cela une tradition dont les premiers éléments sont assez lointains. Le terme de *féodal*, appliqué à l'inspiration de Corneille, peut, à première vue, sembler anachronique. Mais il n'en est pas d'autre pour désigner ce qui, dans la psychologie des gentilshommes du xvii<sup>e</sup> siècle, persiste des vieilles idées d'héroïsme et de bravade, de magnanimité, de dévouement et d'amour idéal, ce qui s'oppose aux tendances plus modernes de l'aristocratie à la simple élégance morale ou à l'« honnêteté ». Les idées, les sentiments et les comportements qui avaient accompagné la vie féodale se sont maintenus vivants bien longtemps après la décadence de la féodalité. Aucune révolution violente n'avait frappé les institutions anciennes qui s'étaient altérées progressivement, sans que l'individualisme noble, l'esprit d'aventure, le goût de l'outrance et des sublimes rares eussent jamais complètement disparu. L'époque de Corneille est justement, dans les temps modernes, une de celles où les vieux thèmes moraux de l'aristocratie ont revécu avec le plus d'intensité.

Il ne peut s'agir ici de retracer l'histoire et les vicissitudes de l'idéalisme noble entre le moyen âge et Corneille. Il y a là un courant de pensée ininterrompu, que la Renaissance avait modifié et en un certain sens renforcé plutôt qu'elle ne l'avait contrarié. Le prestige de la chevalerie héroïque s'était rajeuni au contact retrouvé des héros antiques, vus à travers Plutarque ou Sénèque. De même l'idéal amoureux hérité du moyen âge avait puisé une nouvelle force dans Platon redécouvert. La morale héroïque des siècles féodaux et la théorie courtoise de l'amour arrivent ainsi modernisées et enrichies jusqu'au temps du *Cid*, où des circonstances sociales favorables, renouveau de la conscience et du prestige nobles, poussée d'agitation politique chez les grands, leur donnent l'occasion de jeter un



suprême éclat. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'inspiration féodale chez Corneille, comme d'une influence à la fois lointaine et vivace. Discerner cette influence, c'est faire tomber le masque dont on a couvert les traits du Corneille véritable; c'est aider à voir dans sa morale autre chose que la répression de la nature; c'est comprendre qu'une certaine forme de passion, inséparable de la tradition noble, anime tous ses héros.

La société noble n'a jamais admis la censure des passions pour condition de la valeur humaine. C'est à peine si elle a pu concevoir ce que nous appelons la loi morale, cet impératif abstrait qui s'impose à nous du dehors. Le joug que la règle morale impose d'ordinaire aux désirs est le même que la société impose aux individus. Or c'est le caractère essentiel de la féodalité, que le joug social se fasse faiblement sentir aux nobles. Le bien ne peut résider pour eux dans la privation, dans la contrainte pénible du devoir sur les appétits du moi. Toute vertu doit prendre appui au contraire sur leur personne. Leur seul devoir est d'être dignes d'eux-mêmes, de porter assez haut leurs visées, et de donner aux petits des exemples suffisamment édifiants de leur grandeur. Ils se doivent de dédaigner les ambitions réduites, de mépriser tout ce que le vulgaire peut atteindre comme eux. Ainsi l'orgueil double, juge, accrédite tous leurs appétits. Ce mécanisme moral, simple et puissant, où sans cesse s'exalte le moi, est si loin d'impliquer une condamnation véritable de la nature, il la flatte tellement au contraire, qu'on le voit constamment dénoncé, dès le moyen âge, par les moralistes chrétiens. L'Église, puissance disciplinaire universelle, remplit sa fonction en censurant les mouvements de l'orgueil noble; la société laïque n'en continue pas moins à vivre et à penser selon sa propre impulsion. Le début des temps modernes n'a pas sensiblement modifié cette situation. La Renaissance et le retour aux sources antiques ont plutôt ranimé l'audace du moi aristocratique, ont communiqué le prestige de la pensée philosophique au vieil appétit de succès et de gloire, et ont posé de nouveau à l'Église, sous une forme plus aiguë, le problème de l'adaptation de la doctrine chrétienne à la psychologie noble. En un sens, le contact de l'antiquité païenne a permis une affirmation plus audacieuse que jamais des valeurs aristocratiques modernisées, haussées au niveau d'une glorification de la puissance humaine à travers le type de l'aristocrate. Sans se détacher de ses origines, la vieille morale noble entre dans une lumière nouvelle, plus semblable à la nôtre, et où son relief propre cesse parfois d'être remarqué. Elle ne s'est guère modifiée pourtant, et il ne faut

qu'un effort de sympathie ou d'accommodation pour en ressaisir les contours sous le dessin déjà moderne de la tragédie cornélienne.

\* \* \*

Un théâtre sans ressorts affectifs puissants est chose difficile à concevoir. En fait les passions occupent tout le théâtre cornélien. Elles forment la trame première, mais toujours apparente, de ce tissu compliqué, qui s'effiloche si l'ambition, l'amour, les intérêts de famille n'en unissaient toutes les parties. Il est vrai que les mouvements de l'affectivité tels qu'ils se présentent chez les personnages de Corneille sont de nature à dépayser les lecteurs modernes. Aujourd'hui, en vertu d'une habitude d'esprit naturaliste, le sens commun voit avant tout dans la passion un entraînement violent, étranger à tout sentiment de dignité, et plus enclin à faire abdiquer le moi qu'à l'exalter. Le tragique des passions ne va pas sans catastrophes morales, sans désastres du moi. Toute la littérature naturaliste, depuis Racine jusqu'à nous, a vécu sur cette conception. C'est cette vue qui fausse le sempiternel parallèle de Corneille et de Racine : pour n'être pas poète de la perte, Corneille est considéré, au contraire de son successeur, comme l'ennemi des passions. Mais, dans la tradition dont il s'inspire, il en est tout autrement : les désirs, si impétueux qu'ils soient, sont liés à l'exaltation de l'orgueil. Et c'est précisément par là que l'idée du bien s'introduit dans la vie des grands, et corrige le dérèglement de l'instinct. C'est moins dans la rigueur du devoir que dans les mouvements d'une nature orgueilleuse que prend naissance le sublime cornélien.

Sans doute y a-t-il, dans l'exigence même qui définit tout orgueil, un principe de contrainte à l'égard des démarches spontanées de la nature. C'est si vrai que le sens commun, passant un peu légèrement à la réciproque, dénonce volontiers un orgueil caché derrière toute sévérité. Il n'en reste pas moins qu'une morale vraiment sévère pour les passions condamne normalement l'orgueil, et que le puritain ne peut être taxé d'orgueil sans être en même temps taxé d'hypocrisie. Dans le caractère féodal, dont ce genre d'hypocrisie est le moindre défaut, l'orgueil s'affirme comme tel avec autant d'ingénuité que d'insolence. La gloire et les appétits voisinent et se mêlent sans cesse, se soutenant bien plus souvent qu'ils ne se contredisent. Si la gloire exige une concession préalable des désirs, cette concession est largement compensée par l'éclat du succès, beaucoup plus apparent chez un Rodrigue que le tragique du

sacrifice. On ne saurait trop insister sur l'optimisme profond de cette conception, où la vertu coûte toujours moins au moi qu'elle ne finit par lui donner, où elle se fonde moins sur l'effort que sur une disposition permanente à préférer les satisfactions de la gloire à celles de la jouissance pure et simple, quand par malheur il faut choisir.

Le choix est loin d'être toujours nécessaire. Le plus souvent la satisfaction des désirs et la gloire, loin de s'exclure, ne font qu'un; leur unité est la donnée première du théâtre cornélien, sur laquelle se bâtissent ensuite les développements compliqués de l'héroïsme. Cette charpente primitive du système est bien visible dans les scènes, si nombreuses, où le sentiment du grand naît d'une rivalité d'ambition, à nos yeux toute matérielle : ainsi Don Gormas exhalant sa colère de se voir écarté d'une charge importante, devant Don Diègue qui l'a obtenue et s'en félicite. Pareille scène semblait grande à sa manière; un conflit d'intérêts y apparaît dès l'abord avec tout l'éclat d'une rivalité de gloire; toute passion, haine, désir, dépit, s'y résout en mouvements d'orgueil, tout discours en défi; par là le simple intérêt dramatique se trouve dépassé; la sympathie, sollicitée, s'exalte. A ce niveau, elle est bien naïve encore, aussi naïve et élémentaire que les mouvements qui la font naître. Identité de l'appétit vainqueur et de la gloire, étalage ingénu du moi, chocs de l'orgueil offensif et de l'orgueil blessé, c'est là tout le côté archaïque du spectacle cornélien. Cependant ce Corneille-là, jusqu'à nos jours, n'a jamais cessé d'agir sur le public; on imagine l'effet qu'il pouvait produire sur ses premiers auditoires, dont rien ne le séparait. Dans ce qui subsistait alors de la société féodale, les valeurs suprêmes étaient l'ambition, l'audace, le succès. Le poids de l'épée, la hardiesse des appétits et du verbe faisaient le mérite; le mal résidait dans la faiblesse ou la timidité, dans le fait de désirer peu, d'oser petitement, de subir une blessure sans la rendre : on s'excluait par là du rang des maîtres pour rentrer dans le commun troupeau.

L'amour emphatique des grandeurs et le penchant à se célébrer soi-même marquent à peu près indistinctement tous les caractères de Corneille : à tous la « gloire » imprime le même air de famille. On cite Nicomède, chantant sa propre valeur sur tous les tons, et faisant d'une tragédie entière un hymne du Héros à lui-même; mais Nicomède ne diffère pas essentiellement des autres. Rodrigue, s'il souffre davantage, ne s'estime pas moins. Horace, mis en accusation devant le roi après le meurtre de sa sœur, n'oublie pas ce qu'il vaut :

Je ne vanterai point les exploits de mon bras;  
 Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats :  
 Il est bien malaisé qu'un autre les seconde...  
 Si bien que pour laisser une illustre mémoire,  
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire <sup>1</sup>.

Pour être complet, ce sont tous les héros de Corneille qu'il faudrait faire comparaître. Doubter de soi serait, pour n'importe lequel d'entre eux, sortir du caractère héroïque.

Chez les femmes, la gloire réside dans la conquête d'un époux puissant, et particulièrement d'un époux royal : d'où ces personnages de princesses en proie à une véritable manie du trône, qui emplissent presque toutes les tragédies de Corneille à partir de *Rodogune*. Telle est, dans *Agésilas*, la princesse Aglatide, qui répugne à épouser le prince qu'on lui destine, et s'écrie avec naïveté :

Il n'est pas roi, vous dis-je, et c'est un grand défaut <sup>2</sup>.

Plus admirable encore est la Domitie de *Tite et Bérénice*, qui aime d'abord Domitian, frère de l'empereur Titus, et s'en explique ainsi :

Je le vis et l'aimai. Ne blâme point ma flamme :  
 Rien de plus grand que lui n'éblouissait mon âme...

Elle l'aime aussi longtemps que Titus est loin d'elle et qu'elle croit l'empereur amoureux de Bérénice; mais, dit-elle,

A peine je le vis sans maîtresse et sans femme,  
 Que mon orgueil vers lui tourna toute mon âme;  
 Et s'étant emparé du plus doux de mes soins,  
 Son frère commença de me plaire un peu moins <sup>3</sup>.

Le frère de l'empereur est en effet moins grand que l'empereur lui-même. De même Sophonisbe, dans la tragédie qui porte son nom, se glorifie de préférer à son mari Syphax, vaincu et enchaîné, Massinissa qui vient de le vaincre. C'est à Syphax lui-même qu'elle le dit, et sans honte :

Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez <sup>4</sup>.

1. *Horace*, V, 2.

2. *Agésilas*, I, 1.

3. *Tite et Bérénice*, I, 1.

4. *Sophonisbe*, III, 6.





# Bibliothèque des Idées

- RAYMOND ARON**  
Introduction  
a la philosophie de l'histoire  
(*Essai sur les limites de l'objectivité historique*)
- CHARLES ANDLER**  
Nietzsche, sa vie et sa pensée  
(6 vol.)
- YVON BELAVAL**  
L'esthétique sans paradoxe  
de Diderot
- PAUL BÉNICHOU**  
Morales du Grand Siècle
- MICHEL CARROUGES**  
La mystique du surhomme
- ETIEMBLE**  
Le mythe de Rimbaud  
I. — *Genèse du mythe*  
II. — *Structure du mythe*
- R. FAWTIER et L. CANET**  
La double expérience  
de Catherine Benincasa  
(*Sainte Catherine de Sienne*)
- GEORGES FRIEDMANN**  
Leibniz et Spinoza
- LUCIEN GOLDMANN**  
Le dieu caché
- BERNARD GROETHUYSEN**  
Origine de l'esprit bourgeois  
en France  
I. — *L'Eglise et la bourgeoisie*  
Anthropologie philosophique  
Philosophie de  
la Révolution française  
*précédée de : Montesquieu*
- ÉLIE HALÉVY**  
L'ère des tyrannies  
(*Étude sur le  
socialisme et la guerre*)  
Préface de C. Bouglé  
Histoire du socialisme européen  
Préface de R. Aron
- MAXIME LEROY**  
Histoire des idées sociales  
en France  
I. — *De Montesquieu à Robespierre*  
II. — *De Babeuf à Tocqueville*  
III. — *D'Auguste Comte  
à P. J. Proudhon*
- GABRIEL MARCEL**  
Journal métaphysique
- OCTAVE NADAL**  
Le sentiment de l'amour  
dans l'œuvre de Pierre Corneille
- FRÉDÉRIC PAULHAN**  
Les puissances de l'abstraction
- MAURICE MERLEAU-PONTY**  
Phénoménologie de la perception
- BRICE PARAIN**  
Recherches sur la nature  
et les fonctions du langage
- RAYMOND PICARD**  
La carrière de Jean Racine
- MAX RAPHAEL**  
La théorie marxiste  
de la connaissance
- BERTRAND RUSSELL**  
Histoire des idées au XIX<sup>e</sup> siècle  
(*Liberté et organisation*)
- JEAN-PAUL SARTRE**  
L'imaginaire  
(*Psychologie phénoménologique  
de l'imagination*)  
L'être et le néant  
(*Essai d'ontologie  
phénoménologique*)
- H. W. SCHNEIDER**  
Histoire de  
la philosophie américaine
- BORIS DE SCHLAEZER**  
Introduction à J.-S. Bach  
(*Essai d'esthétique musicale*)
- OSWALD SPENGLER**  
Le déclin de l'Occident  
(*Esquisse d'une morphologie de  
l'histoire universelle*)  
édition intégrale en deux volumes  
I. — *Forme et réalité*  
II. — *Perspectives de l'histoire  
universelle*
- CLARA THOMPSON**  
La psychanalyse,  
son évolution, ses développements
- ARNOLD J. TOYNBEE**  
L'Histoire  
(*Un essai d'interprétation*)  
La civilisation à l'épreuve

650 fr. B. C. + T. L.